**Le cardinal Lavigerie (1825-1892).**

Lecture de Joseph PERRIER, *Vent d’avenir, le cardinal Lavigerie*, Paris, 1992.

 « *A vous, mes chers enfants, que recommanderai-je en ce moment solennel ? Avant tout, ce que je vous ai dit souvent mais que je veux vous rappeler, une fois encore, devant ce peuple qui m’écoute.* ***L’apôtre, ne l’oubliez jamais, c’est exclusivement l’homme de Dieu et des âmes****. S’il veut être autre chose, il n’est rien qu’un souffle qui passe et une cymbale retentissante…* » C’est ainsi que s’adressait l’archevêque d’Alger en 1890 aux jeunes missionnaires sur le point de partir, deux ans avant sa mort le 26 novembre 1892. De sa vie bien remplie, je retiens quatre points.

Le **5 mars 1863**, Charles-Martial Lavigerie est nommé **évêque de Nancy**. Il a alors 37 ans et il devient le plus jeune évêque de France à la tête d’un des diocèses importants de la métropole : le diocèse compte plus de 800 prêtres, et est connu pour sa foi profonde. Ce jeune évêque, originaire de Saint-Esprit près de Bayonne, ne se laissera pas endormir par cette situation confortable. Il sera au contraire un grand **réformateur**, notamment **dans** **le domaine de l’éducation** : il exige des sœurs qui dirigent les écoles dans les villages qu’elles aient un brevet de capacité, ce qui lui attirera les foudres de certains de ses confrères ; il s’attache aussi à pousser ses prêtres dans les études, ce qui lui permet d’avoir des professeurs diplômés dans les collèges, les lycées, et les séminaires. Et l’évêque de s’expliquer : « *Il n’y a plus aujourd’hui que deux moyens efficaces pour ramener le monde à la religion : la charité et la vrai science ; et si la première me semble à l’honneur dans le clergé français, la seconde me semble beaucoup trop négligée*. »

Quatre ans après, le **12 janvier 1867**, il devient **archevêque d’Alger**. Mission délicate, le gouvernement français, qui le nomme, lui demande de s’occuper uniquement des colons chrétiens, laissant à l’Etat le soin de s’occuper des Musulmans. Dès le départ, pourtant, **il se fait tout à tous**. Dans une lettre adressée à tous ses fidèles, il écrira : *« Je réclame le privilège de vous aimer comme mes fils, alors même que vous ne me reconnaîtriez pas pour père*. » Et il le montrera par ses actes : en 1867, suite à l’épidémie de cholera et à la sécheresse, il va ouvrir un orphelinat pour tous, chrétiens, musulmans et juifs, ils seront plus d’un millier à le fréquenter en 1868 ; plus tard, en 1879, dans sa cathédrale d’abord, puis au cours d’une tournée européenne, il dénoncera l’esclavage en Afrique sur lequel les grandes puissances coloniales, qui avaient définitivement interdit la traite atlantique en 1860, fermaient les yeux pour ne pas s’attirer les foudres des Arabes, il obtiendra du pape Léon XIII une parole de fermeté et de condamnation dans l’encyclique *In Plurimis*. On se souviendra enfin de lui pour le fameux toast d’Alger le 12 novembre 1890 au cours duquel il invite les catholiques français à accepter comme légitime le gouvernement de la République après près d’un siècle d’ostracisme.

Le **28 mai 1881**, en plus de l’archevêché d’Alger, il est nommé **administrateur apostolique de la Tunisie**, puis en 1882 il est créé cardinal. Il militera à cet effet pour la restauration du siège épiscopal de Carthage afin de **renouer avec le passé de l’Eglise d’Afrique**, de celle de Tertullien, de Cyprien, de Félicité et Perpétue, et d’Augustin. Cette Eglise, il l’aimait pour l’avoir enseigné, jeune prêtre, à ses étudiants comme professeur d’histoire de l’Eglise à la Sorbonne. Il obtiendra gain de cause, et le 10 novembre, tout en restant archevêque d’Alger, il devient archevêque de Carthage et primat d’Afrique. Il lancera les bases de la future cathédrale de Carthage.

**L’Algérie sera enfin pour lui une porte ouverte sur l’Afrique**. Dans une lettre à des amis évêques, il s’en explique : « *L’Algérie n’est qu’une porte ouverte sur un continent…C’est là, surtout, qu’il faut porter l’œuvre de l’apostolat catholique. Voilà la grande perspective qui m’attire. Trouvez-vous, en France, une œuvre plus digne de tenter le cœur d’un évêque ?* » Pour cette mission, il fonde d’abord le 19 octobre 1868 la société des Missionnaires d’Afrique, appelés **les « Pères blancs »**, car il avait voulu qu’ils portent la gandoura blanche et le burnous blanc des habitants d’Algérie. Puis il leur adjoint **les Sœurs Blanches** en 1869. Ils partiront pour le Sahara et le Soudan d’abord, mais aussi pour l’Afrique centrale (au Tanganyika, et en Ouganda), et enfin pour Jérusalem afin de faire vivre l’église Sainte Anne et tisser des liens avec les chrétiens d’Orient. Dès le départ, il avait voulu que cette œuvre soit internationale pour éviter d’être reprise par telle ou telle puissance coloniale. De même, il enverra toujours ces missionnaires trois par trois avec comme consigne de respecter la culture et l’identité de ceux à qui ils portent la Bonne Nouvelle : « *On se gardera bien de l’idée absurde de faire de ces enfants des Français. Qu’aurait-on pensé de saint Pierre et de saint Paul s’ils avaient voulu faire des Hébreux des enfants des premiers néophytes de Rome ? Et que dirions-nous de saint Irénée, s’il avait voulu faire des Grecs des enfants de Lyon ? Ce serait là absurdité même*. » Il leur demandera toujours d’apprendre la langue et la culture des peuples qu’ils visitent afin de proposer la foi de manière claire, brève et intéressante.

« *Homme universel* », c’est ainsi que le définissait le cardinal de Lubac, dans un article de *La Croix* du 7 janvier 1967 : « *Lavigerie a réalisé la définition du prêtre jadis donnée par saint Jean Chrysostome : un homme universel qui s’intéresse aux épreuves de l’humanité, comme si le monde entier lui avait été confié et qu’il eût été établi père de tous ses semblables*. »